NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 4 1983

Jésus et le Sanctuaire. Étude de Jean 2,12-22

Charles HUDRY-CLERGEON

p. 535 - 548

https://www.nrt.be/fr/articles/jesus-et-le-sanctuaire-etude-de-jean-2-12-22-920

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus et le Sanctuaire

ÉTUDE DE *Jn 2*, 12-22

La recherche actuelle est recherche de structure ; de ce point de vue et à ce titre, il importe d'accepter le texte comme il se présente, pour lui demander ce qu'il doit ou consent à dire. La question préalable s'applique aux lieux où le passage à étudier commence et finit. C'est chercher à délimiter le texte.

A examiner ce que l'on nomme souvent la « Semaine inaugurale », soit l'intervalle *1*, 19-*2*, 11, on constate que la dernière scène, Jésus à Cana de Galilée, prend fin par inclusion en *2*, 11. Elle reçoit alors sa conclusion et elle précise le résultat obtenu : manifestation de Gloire et croire des disciples. La séparation est donc acquise : la partie nouvelle commence en *2*, 12.

Chose remarquable, on aboutit au même résultat, donc on renforce et on confirme la séparation précédente, à remonter le dit narratif à partir de *2*, 16. Une étonnante succession de « et » trouve sa place dans cet intervalle : huit emplois introduisent des propositions, deux d'entre eux, en symétrie, étant précédés par trois « et » énumératifs. Le style auquel on aboutit n'est peut-être pas des meilleurs. Mais il faut dans le cas, tout en lisant, voir le dessin obtenu. On est amené ainsi à changer d'avis. Une graphie particulière est adoptée ici pour mieux mettre en valeur le sens précis. La clarté sera parfaite et la lecture visualisée, si l'on écrit en italique les « *et* » d'énumération, et en majuscule les « ET » de proposition. Le texte devient :

Après cela, monta à Capharnaum
Lui
et sa Mère
et les frères
et ses disciples,
ET là ils demeurèrent peu de jours (*2*, 12).
ET proche était la Pâque des Juifs,
ET monta à Jérusalem Jésus (*2*, 13),
ET trouva dans le Temple ceux qui vendaient
bœufs
et brebis
et colombes
et les changeurs assis (*2*, 14)

ET ayant fait un fouet avec des cordes,
tous Il les chassa du Temple, les brebis et les bœufs,
ET des changeurs Il répandit les pièces
ET renversa les tables (*2*, 15),
ET à ceux qui vendaient les colombes, Il dit (*2*, 16) ...

Avec un tel enchaînement et de tels parallélismes, *on voit* que cet ensemble fait unité. Et comme la chaîne monte jusqu'en *2*, 12, c'est avec ce verset que doit avoir lieu la coupure. De plus, en écriture ainsi présentée, parce que les moindres détails comptent, les anomalies s'accusent. Ainsi, dans la première série énumérative (*2*, 12), on remarque une dissymétrie : « *Lui* », « *Sa* Mère (la Mère *de Lui*) », « *Ses* disciples (les disciples *de Lui*) », mais « les frères ». Pourquoi refuser à ce terme le pronom personnel à valeur possessive ?

La seule réponse satisfaisante est celle qui suit : il s'agit pour l'évangéliste de mettre une différence dans l'emploi de ce terme par rapport aux trois autres, à la façon d'un terme dont l'expression non seulement ne satisfait pas, mais aussi serait inexacte. Il est alors question de ceux qu'on est bien obligé d'appeler « frères », mais certainement pas « *ses* frères ». Le style de Jean va jusqu'à cette précision et à cette intention.

Une présentation semblable montre en outre à quelle clarté d'expression nous avons à faire. Une véritable harmonie s'instaure dont on doit tenir compte. La succession numérique est « parlante », elle aussi. Elle offre la série : 3 — 4 // 3 — 4. Quant à la finale de la scène, elle est bien au verset 22 : récapitulatif de Jean à partir de *2*, 23, récapitulatif condensé et jugé.

Etant admis que le texte est ainsi délimité, la question se pose : pourquoi Jean, avec le souci d'exactitude historique dont l'introduction (*2*, 12 et 13) est déjà garant, est-il seul, à l'opposé des synoptiques, à écrire la scène actuelle en début du ministère public de Jésus ? De toutes les questions qui se posent à ce sujet, une seule doit être retenue, si l'on veut être fidèle à la méthode et au but choisis : quelles raisons l'évangéliste peut-il avoir d'imposer CE lieu pour CETTE scène ?

Il importe de remarquer que, dans ce seul Evangile, Jésus entre dans l'histoire

— en montant à Jérusalem,
— pour la « Pâque des Juifs »,
— et par une entrée au Temple.

Il réalise de ce fait une tradition juive ancrée dans les esprits. Le verset 13 ne dit que cela. Il va loin. A ce sujet, Le Déaut, dans son livre *La Nuit Pascale*, fait la remarque suivante qui confirme le point de vue adopté :

> Une tradition conservée dans la Pesiqta Rabbati affirme, en effet, que les patriarches devaient ressusciter en Nisan, au moment de l'apparition du Messie souffrant, le Messie d'Ephraïm. Ce témoignage est de basse époque, mais il est de tout point conforme à la tendance à situer au 15 Nisan *les grands événements de l'histoire, entre autres l'apparition du Messie* à laquelle se trouvait liée la résurrection des morts (p. 206 ; souligné de l'auteur).

C'est aller loin déjà, a-t-on dit plus haut, mais c'est peu en regard de ce qu'il faut affirmer. En fait, le texte ne peut être compris qu'en fonction de la structure générale de tout l'Evangile : premier texte dans une série, il contribue à donner de son sens à la série entière, tout en étant tributaire de cette série. Examinons donc du plan général de l'Evangile au moins ce qui semblera nécessaire à la situation et à une compréhension suffisante de la scène. Il s'agit d'entrer dans ce monde johannique pour y apporter une nouvelle vision de sa structure. Si les structures déjà présentées par les chercheurs avaient au moins une suffisante crédibilité, chacun n'éprouverait pas le besoin d'apporter comme définitive sa pierre à l'édifice. Les essais précédents portent en eux une grande richesse d'analyse et d'intuition. Mais aucun ne satisfait pleinement, aucun n'est fondé en toute rigueur *dans* le texte. Pour notre compte nous aurons du moins une sorte de hantise du texte, si loin va notre respect pour lui et l'assurance de ce qu'il peut livrer.

La structure de cet évangile se manifeste à partir de l'affirmation suivante :

« Et proche était la Pâque des Juifs » (*2*, 13). Une phrase qui ouvre notre scène, et c'est attribuer déjà à cette scène et pour cette raison une importance première, le mérite de lancer les textes qui parlent directement de la Pâque, avec les conséquences que cette lancée comporte, tout ce, en somme, que nous avons à développer, à découvrir et comme à dérouler.

Ces mots de la citation, dans leur teneur stricte, formant affirmation temporelle, se trouvent exactement répétés en deux autres passages de l'évangile, et là uniquement :

— en *6*, 4 : « Or était proche la Pâque, la fête des Juifs » ;

— en *11*, 55 : « Or était proche la Pâque des Juifs. »

Notre version va au plus strict, attribuant aux mots différents une différence de traduction. L'ordre des mots lui-même est conservé, quand la compréhension n'en est pas altérée. Ainsi on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'un seul de ces trois textes ajoute une précision aux autres : le second, soit *6*, 4, parlant de la Pâque comme d'une fête. Ainsi la liaison d'introduction se présente sous deux formes, de quoi traduire la première par « et », les deux autres

par « or ». A ces différences près, les trois textes se recouvrent. C'est l'essentiel. Ils forment de ce fait chaîne inclusive par la teneur qu'ils présentent.

Quand on étudie Jean, on ne peut se permettre de dire que ces « répétitions », aux lieux précis où elles se trouvent, n'ont pas été voulues par l'évangéliste, ou lui ont échappé, ou correspondent à des négligences de style. Au contraire, nous sommes contraints d'affirmer qu'elles sont là par la volonté et la pleine conscience de celui qui a composé et qui nous a laissé l'évangile comme nous le lisons. Sans insister davantage pour le moment, nous estimons que maintenant l'affirmation précédente est fondée et fermement acquise : le rédacteur de l'évangile a voulu, là où ils se trouvent et dans leur teneur actuelle, ces retours inclusifs par rapport à la composition d'ensemble.

Mais une étude sévère du texte permet de progresser et de dire que chacune de ces trois affirmations est précédée de circonstances de lieu, de temps, de personne... mettant en un relief plus grand encore les trois affirmations de base.

= *2,* 13 est précédé, en *2,* 12, par le texte que nous reprenons, en circonstances différentes et avec but différent :

Après cela, partit Jésus au-delà de la mer de Galilée, de Tibériade.
et Sa Mère
et les frères
et ses disciples,
et *ils demeurèrent* là quelques jours (2, 12).

= Avant *6, 4,* nous lisons :

Après cela, partit Jésus au-delà de la mer de Galilée, de Tibériade.
Or, L'accompagnait une foule nombreuse,
parce qu'ils voyaient les signes qu'Il faisait sur les malades.
Monta donc *Jésus sur la montagne et là Il était assis avec ses disciples* (*6,* 1-3).

Le « demeurer » se lit dans le cas : « Il était assis ».

= Avant *11,* 55 enfin :

Donc, à partir de ce jour, ils décidèrent de Le tuer. *Jésus* donc *ne marchait plus publiquement* parmi les Juifs, mais Il s'éloigna *de là vers le pays proche du désert,* vers une ville appelée Ephraïm, et *là Il demeurait avec ses disciples* (*11,* 53-54).

A ces passages il faut ajouter *19,* 41-42. Au terme de la dernière partie en effet, de semblable facture et de semblable tonalité, sans mention de la Pâque et pourtant en situation d'une Pâque nouvelle, un autre passage permet de boucler le dessin inclusif formé déjà par les versets précédents. La présentation en est tout de même spéciale. Nous sommes si près du « un jour d'après le Sabbat » qui inaugure certains textes de la Résurrection (cf. *20,* 1 et 19). On peut même mentionner « Après huit jours » en *20,* 26, renforcé par la constata-

tion de répétition : « de nouveau », affirmation qui montre bien la volonté consciente du rédacteur. En ce dernier cas, nous avons :

Or, il y avait, *à l'endroit où Il avait été mis en Croix, un jardin,* et dans le jardin un *tombeau nouveau* où jamais *personne* n'avait été placé. *Là* donc, à cause de la préparation des Juifs, parce que *proche était le tombeau, ils placèrent Jésus* (*19*, 41-42).

Quoique parent des autres, ce texte, spécial il est vrai, a sa place ici. Les différences mêmes sont tellement à la mesure de ce qui se vit alors, jusqu'à et y compris : « ils placèrent Jésus », expression d'un « demeurer » dont on ne peut plus rien attendre. Ce texte boucle la Passion Glorieuse de Jean. Les disciples ne sont pas là, à l'exception du disciple que Jésus aimait. L'évangéliste est le seul à introduire dans « sa » Passion la présence de ce disciple. Et pour n'oublier personne, il note que deux disciples qui n'osaient pas se manifester précédemment sont les sujets de l'action. Il s'agit de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Leur présence au grand jour *maintenant* n'est certes pas dépourvue de sens.

Nous avons adopté les italiques dans chacun de ces passages, pour ce qui offre correspondance ou analogie entre ces différents textes. Les rapprochements peuvent se résumer en affirmant que ces textes ont en commun une semblable méthode d'abord, un même thème, l'expression d'une même « atmosphère littéraire », confirmée par les coïncidences suivantes :

— une liaison avec ce qui précède,
— la présence de Jésus,
— avec ses disciples,
— en un lieu que l'on désigne,
— pour un « demeurer »
— en ce lieu.

Avec leur parallélisme et leur cohésion, nous considérons ces passages comme renforcements à valeur historique, avant la fondamentale expression de la Pâque. Ils constituent un renforcement à ne pas négliger de la chaîne inclusive, ajoutant les précisions locales et les indications de personnes, avec et y compris la dernière d'entre elles, la mise au tombeau de Jésus, pour demeurer là le temps qu'il voudra. Car Jésus a dit, et il faut que cela se réalise : « Je Suis la Résurrection et la Vie » (*11*, 25), et encore : « Ma vie, Mon Père m'a donné pouvoir de la poser là et de la reprendre » (*10*, 17). L'unique condition de réalisation de ces deux textes vient de ce qu'ils supposent en Jésus, comme premier droit, celui de les réaliser avant tout en Lui-même. Résurrection et Vie, Il doit ressusciter et vivre ; le Père lui a confirmé ce pouvoir et ce devoir faire. On ne saurait concevoir que le tombeau garde Celui qui est Vie, Celui qui est le Vivant. S'Il fait vivre, s'Il est Vie, Il doit vivre. C'est écrit dans sa nature, c'est voulu par le Père. Mais aucun des disciples n'est capable d'une

telle attitude et d'un tel raisonnement. Nous dépassons donc ici ce qui va strictement au sujet, tout en restant dans le sens qu'il impose.

D'autres particularités pourraient être signalées. Ce n'est pas utile à notre projet. Il importe par contre, à qui a constaté ces correspondances, de se demander pour quelle raison l'évangéliste les a voulues. Pour notre part, nous ne voyons qu'une seule raison ou motif valable, digne de pareilles correspondances : la volonté de signifier par éléments inclusifs les différentes parties de la composition, la volonté aussi de signifier que l'évangéliste a l'intention d'offrir à ses lecteurs le SENS PASCAL comme spécialement mis en relief, du début à la fin de son évangile, avec la nécessité de prendre cette vue en particulière considération. Le tout accepté et mis en valeur, il s'ensuit que l'Evangile se divise en trois parties :

1 : *2*, 12 - *5*, 47
2 : *6*, 1 - *11*, 53
3 : *11*, 54 - *19*, 42.

De ces diverses parties, ainsi établies par le seul examen du texte et par le dit de ce même texte, il apparaît que la part d'évangile qui forme notre étude, soit *2*, 12-22, est comme la lancée du tout, texte inaugural, texte clé, donnant de son sens au tout, texte programme laissant entendre que tout se réalisera comme prévu, texte à valeur pascale enfin avec responsabilité particulière, celle d'exprimer pour la première fois le texte Pascal lui-même, celui formant inclusion. Or ce passage se trouve lié au texte qui termine la deuxième partie, soit *11*, 46-53. Nous constatons en effet que si le premier lance une sorte de défi — défi prophétique qu'on exécutera sans en avoir conscience : « Ayez détruit ce Sanctuaire . . . » (*2*, 19) —, le second, venant à son heure, relève le défi et décide d'accomplir ce qu'en *2*, 19 Jésus a donné comme signe sans être compris. Les paroles de Caïphe, font réponse à *2*, 19, en situation surdéterminée — passage surdéterminé et présenté comme tel par l'inclusion qui l'enserre, à deux versets à peine de distance :

à « étant grand-prêtre de cette année-là, il dit . . . » (*11*, 49),
répond
« étant grand-prêtre de cette année-là, il prophétisa . . . » (*11*, 51).

Passage surdéterminé et présenté comme tel par le fait que l'évangéliste retient la parole pour lui donner toute son extension et toute sa valeur.

Or le dit de Caïphe porte ces mots :

> Vous, vous ne savez rien.
> Ne réfléchissez-vous pas (et en même temps « ne vous rendez-vous pas compte »), qu'il vous importe qu'un seul homme meure plutôt que le peuple, et que toute la nation ne périsse pas (*11*, 49-50).

Caïphe sera entendu, ses paroles seront suivies. A partir de cette Heure, on sait que « le Sanctuaire » sera détruit, (la décision vient d'en être prise ; elle se trouve même consacrée). Il le sera par l'élite sacerdotale, coïncidant dans le mystère avec la volonté du Père et de Jésus, et il sera détruit pour le salut (cf. *11*, 51-52) :

> un seul homme d'une part — le peuple d'autre part,
> pour la mort, mais à la place de toute la nation.

Ont-ils du moins considéré quel était cet Homme mis en balance avec le peuple et toute la nation ? — Et si cet Homme, par un hasard inconcevable, valait à Lui seul plus que la nation ? Mais, de par Dieu et pour l'Heure, cet Homme veut sa propre destruction, précisément pour sauver. Son Heure est venue.

Pour en arriver là, il ne faut pas moins qu'une réunion du Sanhédrin, une intervention du grand-prêtre, parlant en grand-prêtre, et de ce fait prophétisant sans le savoir, ainsi le révèle l'évangéliste.

Une sorte particulière d'inclusion s'est donc instituée entre *2*, 12-22 et *11*, 46-53, et cette sorte d'inclusion est d'autant plus remarquable, au regard de l'évangéliste, qu'arrivé en ce point il éprouve le besoin et la nécessité de donner le relais à une nouvelle inclusion dûment instituée : un dernier chaînon s'établit entre « l'ensevelissement mystique » et non moins réel pour autant, en *12*, 1-8, et l'ensevelissement « matériellement réel » en *19*, 39-42, avec correspondance entre le nom et le verbe disant cet ensevelissement (cf. *12*, 7 et *19*, 40 en rapport particulier). L'inclusion est donc exprimée et certaine ici. En outre, les mots qui servent à la constituer n'ont pas d'autre emploi qu'en ces références.

En fonction du tout, ce texte a été suffisamment explicité, en n'hésitant pas à aller au-delà de ce tout et jusqu'à l'eschatologie :

> Je le lèverai en trois jours... (2, 19)
> Lui parlait au sujet du Sanctuaire de son corps... (2, 21).
> Donc, après qu'Il fut levé de parmi les morts... se souvinrent les disciples et ils crurent... (2, 22).

Ce n'est pas à Jean, avons-nous dit, qu'on demandera s'il a voulu ou non de telles correspondances, s'il les a voulues ou non aux lieux et places où elles se trouvent, où elles forment chaîne inclusive.

Il est évident qu'ainsi donnée dans son contexte universel, une scène semblable prend valeur d'un tout autre que le reste et exige d'être regardée et traitée en conséquence. On comprend même l'importance de la situation qu'il faut attribuer à *2*, 12 — écrit avec caractère historique voulu par l'évangéliste.

On accordera donc à la scène proprement dite son vrai point de départ en *2*, 13, dans la mention pascale, préparé par les circonstances diverses exprimées en *2*, 12 — comme on lui donnera, en point

d'arrivée, la mention de la nouvelle Pâque accomplie en Jésus et par Lui, consciente désormais pour les disciples et avant tout pour celui qui a bien voulu écrire à notre intention (cf. *20*, 31) la suite comme la fin :

> Lors donc qu'Il fut levé de chez les morts, se souvinrent les disciples (voici la Pâque nouvelle accomplie et consciente), que cela Il l'avait dit, et ils crurent à l'Ecriture et à la parole qu'avait dite Jésus (2, 22).

Il serait même préférable d'exprimer la fin en disant : « Et ils crurent à l'Ecriture et au Logos que Jésus avait dit. » Ce serait considérer le mot Logos comme intraduisible vu les résonances qu'il porte en lui : il y aurait alors amphibologie : Jésus, en disant le Logos, se dit Lui-même (cf. le Prologue, surtout *1*, 1-4).

Nous passons ici d'une Pâque des Juifs à l'affirmation d'une Pâque de Jésus. Ce n'est pas assez pour former une inclusion, car aucun terme répété ne vient matérialiser la correspondance. C'est largement suffisant et mieux encore pour quiconque veut constater une correspondance certaine de prédiction à réalisation.

En Jean donc Jésus veut commencer son ministère par une manifestation anté-pascale en la Maison du Seigneur : « Maison de Mon Père » — et par la constitution d'un signe qui ne peut manquer de se réaliser, mais que personne n'est capable de comprendre avant l'événement. Tout clarifie ce signe autant qu'il faut, quand vient et agit l'Esprit, après la Mort-Résurrection de Jésus, donc en situation pascale à nouveau.

Par ce qui précède, nous ne prétendons pas avoir donné le plan général du quatrième évangile, mais seulement ce qui est nécessaire pour fonder une correspondance féconde et indispensable, puisqu'elle est réelle, puisqu'elle existe, entre *2*, 12-22 et *11*, 46-53. Une correspondance elle-même dirigée vers *2*, 12-22, parce que c'est là que Jésus parle. Quant à nous, il nous suffit de savoir qu'un lien quasi inclusif existe entre ces deux passages, donnant au premier une valeur de programme, en fonction de tout l'évangile dont il est l'introduction et de la Passion comprise à laquelle il se réfère explicitement dans la « traduction » par l'évangéliste de ce que Jésus a donné comme signe, et par ce qui suit.

Situé comme il est, cette sorte de préambule, plus important que tout le reste et par suite plus développé, indispensable pour jauger la profondeur du texte actuel, doit suffire pour mettre le lecteur sur **la voie d'une recherche axée sur l'ensemble et sur son exégèse.**

Jésus veut commencer son ministère à l'approche de la Pâque — à Jérusalem — au Temple, qu'Il entend purifier et rendre moins indigne de ce pour quoi il a été construit. Toute une tradition, nous l'avons dit, a admis que la manifestation du Messie serait à Jérusalem, pour la fête de la Pâque. Jean a choisi ce sens. Il fait entrer Jésus en scène précisément en ce jour et en ces lieux. Trois faits que nous apprenons dès le début. C'est un programme, ainsi que nous le découvrions par la situation de la scène dans la composition d'ensemble. Or cette entrée au Temple, en des circonstances déjà si spéciales et si grandes, va prendre en outre la coloration d'un intense inattendu, par la volonté de Jésus qui est toujours et en même temps volonté du Père dans le contexte johannique.

Ce que voit d'abord Jésus en entrant dans le Temple se dessine comme en un film : c'est la première vision du texte, ce qui déclenche le reste, la cause générale. Jésus trouve dans le Temple

> ceux qui vendent les bœufs, les brebis, les colombes, et les changeurs assis (2, 14).

En une décision immédiatement prise, en atmosphère imprégnée de calme et de volonté irrésistible — rien n'indique ni précipitation ni trouble —, Jésus se fait un fouet de quelques cordes et Il agit.

Les éléments précédents sont alors repris, en ordre soigneusement choisi : Jésus chasse les brebis et les bœufs, répand la monnaie des changeurs, renverse leurs tables, et comme si rien ne s'était passé, Il arrête là son action et Il parle. Il s'adresse aux vendeurs de colombes. Est-ce l'offrande du pauvre respectée ? Rien ne le marque, tout incline à le penser et à le supposer. Les paroles n'en sont pas moins un ordre sans appel, expression d'une volonté qu'on ne discute pas :

> Enlevez cela d'ici.
> Ne faites pas la Maison de Mon Père une Maison de marché (2, 16).

Ce que trouve Jésus dans le Temple, l'état du Temple à son arrivée, est le préliminaire à son action ; puis Il passe à l'action : c'est le fruit du début de ce texte, celui que nous venons de décrire.

Les paroles maintenant forment une nouvelle division. Les deux premières parties, en leur simplicité descriptive, la seconde sans aucun oubli de ce qui a été détaillé d'abord, prennent de ce fait une particulière importance. Mais l'ensemble ne peut trouver son sommet de gradation que dans les paroles prononcées. Ce sont les premières paroles de Jésus en public. Elles disent déjà qui est Jésus, pourquoi Il agit ainsi et l'autorité qu'Il manifeste. Elles ne peuvent pas être d'un plus haut niveau dans leur ordre. Nous entrons dans l'inconcevable : Jésus parle de Dieu et Il dit : « Mon Père » ; Jésus parle du Temple et Il dit : « Maison de Mon Père ». Jésus parle donc en

Fils : le texte ne peut vouloir dire autre chose. Nous sommes en thème inaugural : l'inauguration par Jésus de sa mission est faite. Qui pouvait, un instant avant l'action, supposer semblable intervention, semblables paroles, à telle profondeur et à telle audace ? Ce qui est grand n'a pas besoin de grands discours pour s'exprimer.

Les disciples se souviennent. Depuis si peu de temps ils sont avec Jésus et déjà méritent d'être nommés disciples, et déjà ils fondent la scène en Ecriture. Autant dire qu'ils attribuent à Jésus l'accomplissement de ces Ecritures. L'évangéliste veut affirmer en quel sommet ils se situent. Hommes sans instruction, l'expression est fréquente de la part de quiconque aujourd'hui étudie un texte. Il est tmeps peut-être de modifier notre jugement à ce sujet. Et se pose inévitablement la question : pourquoi les autres témoins, les Juifs qui entourent Jésus et/ou assistent à ce qui se passe, ne se situent-ils pas à la même hauteur ?

« Le zèle de ta Maison m'a dévoré » (*2*, 17). Qui donc est Jésus pour ses disciples, à l'heure où se produisent ces faits, qu'ils puissent penser ainsi ? N'est-ce pas trouver, si près de l'autre, un nouveau sommet au récit ? Un sommet de moindre hauteur certes, avec toute la différence entre l'acte prédit en langage messianique et l'acte accompli en son originalité unique par ce Messie qui est Fils. Autres sont l'acte et les paroles de Jésus, autre ce qui les annonce de si près et de si loin à la fois, suivant le croire de celui qui lit. Mais il est indispensable de comprendre que la prédiction même porte en un sens plus de poids que le fait, parce qu'elle donne au fait la réalité d'un quelque chose de fixé par Dieu et comme préparé depuis les éternités des éternités, et aujourd'hui réalisé. La prédiction est le sceau de Dieu apposé à une action et lui donnant cette immense valeur de chose faite parce que prédite. Encore faut-il la réalisation. C'est dire à quel point les deux éléments sont indispensables et inséparablement liés jusqu'à se justifier l'un l'autre.

A l'état du Temple, premier niveau de la gradation précédente et engageant l'action, correspond un nouvel état relatif à Jésus. Par le vouloir des Juifs qui sont présents, c'est une justification qu'ils réclament. De quel droit Jésus a-t-il agi ainsi ? Quel signe a-t-Il à présenter pour justifier son intervention non seulement inattendue, mais surtout inacceptable de qui n'a pas mission ? Les Juifs ont leurs serviteurs et surveillants du Temple. Ce qu'ils permettent, au moins en laissant faire, comment un Juif sans mission pourrait-il le désavouer, le juger, et le faire cesser comme on arrête un abus ?

Quel signe nous montres-Tu, que Tu fais ces choses (2, 18) ?

Les paroles ont l'allure d'une mise en demeure. La réponse ne se fait pas attendre. Elle ne peut former qu'un nouveau sommet en face des premières paroles. Jésus s'adresse à des hommes qui ont autorité. Il dit et c'est net, tranchant ; chacun a son rôle et sa responsabilité :

> Ayez détruit ce Sanctuaire, et en trois jours Je le lèverai (2, 19).

Jésus introduit ici un mot qui trouve tous ses emplois dans cette unique scène. C'est dire que le mot en question porte en lui sa propre détermination, qu'il est choisi pour l'expérience actuelle et pour elle seule. C'est le mot traduit « Sanctuaire ». Mot différent de celui qui désigne le Temple. S'il peut s'appliquer au Temple, ce n'est pas pour le désigner, mais pour en marquer le lieu le plus saint, celui pour lequel le reste est fait puisqu'il l'enferme, le contient, en est sanctifié par sa seule présence. Au regard de Jésus, ces paroles donnent le signe demandé. Le plus haut des signes est alors non seulement offert, mais surtout promis à l'accomplissement. Et ce signe est certes selon Dieu. Qui pourrait faire attendre en effet un tel résultat si Dieu n'est avec lui, et plus encore : si Dieu n'est en Lui, mystérieux et présent sur terre, Dieu même en envoyé de Dieu ? (Cf. le thème de l'Envoyé, tellement présent dans cet évangile.)

Le mot employé (le Sanctuaire) n'a été compris par aucun de ceux qui l'ont entendu. C'est de ce mot et de lui seul que la finale va parler. Elle présente trois niveaux d'interprétation. Une seule compréhension s'impose pour les Juifs : Jésus veut signifier le Temple en le considérant peut-être comme particulièrement sacré : « Sacralisation » du Temple comme Maison du Père, que Jésus a voulu restituer en sa pureté. Mais alors quelle prétention :

> En quarante-six ans a été construit ce Sanctuaire, et Toi, en trois jours tu le lèveras (2, 20) ?

On pourrait presque traduire en ironie et en accusant le non-croire : « Et Toi, en trois jours, Tu le lèverais ! » Telle est la seule réaction des Juifs. Il faudrait du moins qu'ils acceptent la condition comprise dans les paroles de Jésus, et tellement explicite en même temps. Jésus demande bien exactement que les Juifs prennent l'initiative de cette destruction. Il va même plus loin. Il importe de comprendre le défi :

« Ayez détruit ce Sanctuaire », ce qui signifie que la destruction vous revient et qu'arrivera un jour où vous le détruirez, cela est certain. Quand vous aurez agi ainsi, *alors* « en trois jours Je le lèverai. »

C'est le but de *11*, 46-53 de nous dire que tout va bien se passer ainsi qu'annoncé.

Le même mot est repris par l'évangéliste, qui, parlant après la résurrection, à la lumière de l'Esprit, ne peut nous donner qu'une

traduction objective et exacte de la Parole. Une « traduction » vient donc ici, avec l'assurance qu'elle ne trompe pas :

« Mais Lui parlait du Sanctuaire de son corps. » (*2*, 21)

Ainsi Jésus, par l'évangéliste, entend-Il présenter son corps. « Et le Logos est devenu chair et Il est venu parmi nous », a dit le Prologue (*1*, 14). Mais Il est devenu chair « non par la volonté de la chair, ni des sangs, ni par une volonté d'homme, mais de Dieu » (*1*, 13). D'où l'appellation de Sanctuaire qui Lui revient.

La troisième attitude annoncée est celle des disciples : ils ne comprennent pas, ils ne tardent pas à oublier sans doute. Mais après la « levée de Jésus de parmi les morts » et avec l'action de l'Esprit, ils se souviennent, ils comprennent, ils croient en l'Ecriture et au Logos que Jésus a dit (cf. *2*, 22). Ce Logos devient Ecriture pour eux, prononcé qu'il est avec autorité et connaissance absolue de tout ce qui doit advenir. Ici donc les disciples se souviennent à nouveau, mais sous l'action de l'Esprit. Ils étaient déjà bien haut quand ils semblaient comprendre seuls. Quel sommet ont-ils donc atteint maintenant, habités par l'Esprit ?

*

* *

Telle est cette scène en sa plus stricte allure historique, en la seule étude de ses différentes parties, sans cesse référée au contexte général ou à l'action d'ensemble, d'une langue serrée et brève, réduite au strict nécessaire. La composition, elle aussi, est marquée du plus grand soin. *Jean 2*, 12-13 présente un préalable situant les déplacements de Jésus et de ceux qui l'accompagnent, jusqu'à la décision de monter à Jérusalem pour la Pâque. Cette montée à Jérusalem devient à son tour montée au Temple. Le verbe qui introduit le verset suffit à dire ce que remarque Jésus, ce qui d'ailleurs ne cherche pas à se cacher. Tous les Juifs passent là et ne se scandalisent de rien. Pour Jésus, la situation est inadmissible et Il agit.

Au verbe « ayant fait » qui commence le verset nouveau où l'action de Jésus est décrite (*2*, 15), correspond en *2*, 18 et en finale cette fois la proposition : « Quel signe nous montres-Tu que ces choses *Tu* (les) *fais ?* » Correspondance entre début et fin par l'intermédiaire du verbe « faire ». C'est dire qu'il y a inclusion entre début du verset 15 et fin du verset 18. Cette inclusion se présente en perfection. De plus les paroles qui accompagnent le verbe, c'est-à-dire l'expression « ces choses » (un mot unique en grec) recouvrent toute l'action préalable de Jésus. Ainsi trouvent correspondance ces deux versets *2*, 15 et *2*, 18, portant précisément l'inclusion. D'une

part Jésus agit, les Juifs d'autre part demandent justification de ce qu'*a fait* Jésus, et cela, par l'exigence d'un signe. Ils mettent donc en cause l'action de Jésus et renforcent le rapport de *2*, 15 avec *2*, 18. Jésus ne se refuse pas à donner ce signe. Il établit ainsi une nouvelle correspondance entre ses paroles de *2*, 16 et le dire, la proclamation, l'expression du signe (*2*, 19).

Il est en outre à noter une correspondance entre ces deux versets : en *2*, 16, Jésus a proclamé : « Ne faites pas la Maison de Mon Père une maison de marché. » Or en *2*, 19, Il parle avec amphibologie de cette « Maison », en lançant Lui-même le premier emploi du mot Sanctuaire, dont la partie précédente de l'étude a pu dire que le mot, ici trois fois employé, ne se trouve que dans la finale du texte actuel. Ainsi ces deux versets « Paroles de Jésus » se recouvrent assez pour se correspondre. Le Sanctuaire, par le rapprochement, devient précisément « Maison de Mon Père », et la vraie Maison du Père devient le Fils. Ainsi le veulent les rapports du texte.

Enfin une autre inclusion se place au début des versets 17 et 22. C'est la répétition littérale d'une même proposition : « Se souvinrent les disciples. » Par là le texte met en parallèle *2*, 17 et *2*, 20-22 :

— d'une part la parole d'Ecriture qui vient à l'esprit des disciples quand ils constatent l'action de Jésus ;

— d'autre part les paroles des Juifs, de l'évangéliste et sur les disciples à propos du signe donné par Jésus, un jugement sur le dire de Jésus dans les trois cas.

La structure générale du passage s'établit donc comme il suit, en accord avec ce qui précède :

a)	12-13	Préalable situant les déplacements de Jésus et de ceux qui l'accompagnent, jusqu'à la montée à Jérusalem pour la Pâque ;
b)	14	Montée au Temple et ce que constate Jésus ;
c)	15	Jésus agit : la « purification du Temple ». Premier terme d'inclusion avec *2*, 18 ;
d)	16	Jésus parle à ceux qui vendent les colombes. Premières paroles de Jésus en situation de vie publique ;
e)	17	Le *souvenir* des disciples : référence au texte messianique d'Ancien Testament ;
c')	18	Les Juifs demandent justification à Jésus de ce qu'Il *a fait*, en exigeant un signe. Deuxième terme d'inclusion avec *2*, 15. La purification du Temple mise en question ;
d')	19	Le signe donné par Jésus. Nouvelles paroles en situation de vie publique ;
e')	20-22	La parole du signe et les Juifs, l'évangéliste, les disciples. *Nouveau souvenir* des disciples en situation Pascale.

d) et d'), par leur position dans la structure, se trouvent en position de relief spécial. Enclavés entre deux autres parties, ils

tendent à donner le secret du texte ; de plus, à partir de c) seulement, l'ensemble se déroule en parallélisme strict, les deux parties a) et b) formant mise en condition. Il faut noter pour finir, la valeur pascale à laquelle on aboutit en *2*, 22, en relation avec la situation pascale marquée en *2*, 13. Ces deux passages s'appellent. Ils lancent l'évangile en sa totalité vers une situation Pascale de Jésus à prendre en particulière considération et méditation. Il est non moins important de constater le glissement d'une situation de Pâque des Juifs à une situation de Pâque de Jésus : c'est rapprocher et comprendre à la fois *2*, 13 et *2*, 22. La même situation existe en *11*, 55 et *12*, 1, c'est-à-dire immédiatement après la scène de Caïphe, par l'addition de deux passages sur la Pâque sans qu'aucune mention ne soit retenue de la fête des Juifs. Nous sommes alors dans la Pâque de Jésus.

F 75006 Paris
95, rue de Sèvres

Charles HUDRY-CLERGEON